

54

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



54

THE ALBION

REVOLUTIONNAIRE



LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CAMBRIDGE

LA PAIX,
COMÉDIE,
EN DEUX ACTES, EN VERS,
SUIVIE D'UN DIVERTISSEMENT.

Par le Citoyen AUDE.

Représenté sur le théâtre de la République le 13
Brumaire, an 6.

La paix aux intriguands déclarera la guerre.

La Paix, acte 2, scène 5.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Saint-André-des-
arts, n°. 27, au Magasin des Pièces de théâtre.

(1797.) AN VI.

Je déclare que je suis propriétaire de cette pièce
tant pour l'impression que pour les représentations
dans tous les départemens, d'après le traité fait avec
l'auteur, excepté les communes de Paris, Rouen et
et Nantes. A Paris, ce 24 Brumaire, an 6.

Barba



AVANT-PROPOS.

DANS un ouvrage dont une grande circonstance est l'objet, nouer une intrigue difficile c'est en manquer. Les règles de l'art semblent, à mon avis, interverties pour ces compositions dramatiques : l'intérêt étant pour toutes le but et le mobile universel, le poète dans celles-ci le détourneroit du sujet principal, en le chargeant d'une action même ingénieuse et rapide.

La Paix ! quel sujet ! cette vierge auroit-elle besoin d'autres attraits que les siens ? Le canon fit mon plan, et l'olivier ma pièce. Je suis loin de mériter tous les éloges des journalistes pour cette production de mon cœur ; mais je me glorifie qu'ils aient apprécié mes motifs, en distinguant quelques tirades qu'ils veulent bien croire *vives et animées sur plusieurs questions qui divisent les citoyens, et sur l'état du gouvernement actuel, comparé aux circonstances qui l'entra-voient*. Heureux, cent fois heureux si j'ai pu contribuer en quelque chose aux progrès de l'observance des loix et de la morale publique.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

VERSEUIL, riche particulier entou-
siaste de la paix.

Cit. Desrosières.

ARMAND, fils de Verseuil.

S. Clair.

VALCOURT, amant d'Henriette.

Brion.

VANDERMON, ami de Verseuil.

Després.

DUROC, fournisseur des armées.

Baptiste cadet.

THOMAS, municipal de la Villette.

Michaut.

PALMIER, poète, peu de talent, beau-
coup d'orgueil.

Dugazon.

DUBOIS, domestique.

Frogères.

HENRIETTE, fille de Verseuil. *C^{nes} S. Clair.*

JULIENNE, occupée de son ménage. *Desbrosses.*

Personnages muets.

Picards.

Plusieurs domestiques.

Convives hommes et femmes.

Paysans et fermiers de la Villette.

Troupes.

La scène est chez Verseuil.

LA PAIX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUROC, DUBOIS, JULIENNE.

D U R O C.

A-t'on jamais plus loin poussé l'impertinence ?
Vous en fûtes témoins ? N'avais-je pas raison ?
Ah ! monsieur mon rival , vous baisserez le ton ;
Je vous l'ai tancé d'importance.
De l'impudent Valcour le triomphe est passé ;
Le beau-père est encor plus que moi courroucé.

D U B O I S.

Quel beau-père ?

D U R O C.

Le mien ; la chose est résolue.
En dépit de Valcour , Henriette est à moi :
Je lui donne mon nom , ma fortune , ma foi.
Mes enfans , de Verseuil si je deviens le gendre ,
Sur vous , dans la maison , mes dons vont se répandre ;
C'est à toi qu'Henriette apprend tous ses secrets ;
Tu peux m'être agréable et servir mes projets ;
Dis moi donc.

J U L I E N N E.

Je n'ai plus , monsieur , sa confiance ,
C'est Dubois qui sait tout.

D U R O C.

Est-il vrai , mon garçon ,
Qu'hier Valcour redait autour de la maison ?

L A P A I X,
D U B O I S.

Je puis vous assurer , monsieur , en confidence ,
Qu'excepté mon travail , je ne vois rien ici ;
Mais si Julienne veut , vous serez éclairci.

J U L I E N N E , (*à part.*)

Non , non , monsieur.

D U R O C.

De l'or , la brillante entremise ,
Pour délier leur langue aura plus de pouvoir.
Venez ici , prenez , avant mon mariage ,
De mes bontés il faut que vous ayez un 'gage.

J U L I E N N E et D U B O I S.

Monsieur.

D U R O C,

Prenez toujours. Ne perdons pas de temps ;
Instruisez-moi de tout.

J U L I E N N E.

C'est ce que je vais faire.

Monsieur , du dernier entretien ,
Que j'eus hier avec mademoiselle ;
En quatre mots , voici le résultat fidelle.
S'il existait encor dans la France un couvent ,
Si l'on pouvait encor s'ensevelir vivant ,
S'il fallait habiter une prison profonde ,
A vingt ans renoncer au monde ;
Elle s'y résoudrait , disait-elle entre nous ,
Plut que d'accepter un mari tel que vous.

D U R O C.

Elle a ses volontés , oui , mais un père ordonne.

D U B O I S.

Elle m'a dit cent fois à moi-même en personne
Que Valcour était pauvre...

D U R O C.

Eh ! sans doute , il n'a rien .

D U B O I S.

Mais qu'il était charmant . honnête , homme de bien ,
Qu'il avait dédaigné la fraude , l'artifice ,
L'or de ses fournisseurs qu'atteindra la justice ,

Qu'il défendait l'état quand d'autres le pillaient,
 Qu'en sursaut les remords jamais ne l'éveillaient,
 Qu'il n'était point l'agent de la perte commune,
 Et que dans ses travaux il trouvait sa fortune.
 Voilà, voilà l'époux, ajoutait elle alors,
 A qui je dois ma main pour prix de ses trésors.

D U R O C.

Et de quels fournisseurs vous parlait Henriette ?
 Je le fus, je le suis, ma fortune est complète,
 Et je m'en fais honneur, c'est le fruit des talens.

J U L I E N N E.

Elle ajoutait encor, Monsieur, que la parole
 D'un père juste et bon, ne fut jamais frivole.
 Monsieur Verseuil promet Henriette à Valcour.

D U R O C.

Et la mère en mourant s'expliqua sans détour;
 Sa promesse avant tout, doit être confirmée.

D U B O I S.

Vous n'étiez pas encore fournisseur de l'armée ?

D U R O C.

C'est un titre de plus.

D U B O I S.

Oh ! monsieur Verseuil doit

Les unir à la paix. Il en fit serment.

D U R O C.

Soit.

Mais la scène d'hier, sa dernière incartade,
 Dégagent le serment de mon vieux camarade,
 Et quand même à la paix, il aurait attendu,
 Un demi-siècle au moins...

J U L I E N N E.

Le courrier est venu ;

Tout Paris est en joie.

D U R O C.

Oh ! les belles affaires !

Que d'argent dépensé, morbleu, pour des chymères !

J U L I E N N E.

Vous en doutez encor ?

L A P A I X,

D U R O C.

J'ai ma lettre du Rhin ;

Mes spéculations sont claires.

La paix, la paix... Je vais remplir mon magasin.

J U L I E N N E.

Quoi ! ce bruit !...

D U R O C.

Me crois-tu sans ordre et sans lumière,

En achats différens je placerais mes fonds,

J'entasserais mes draps, mes cuirs et mes colons,

Si je n'étais certain que le feu dure encore.

D U B O I S.

Monsieur Verseuil...

D U R O C.

Je veux lui lire ce matin ,

Cet écrit détaillé, qui m'arrive du Rhin.

Mais vous me rappelez des devoirs nécessaires,

Le plaisir ne doit pas retarder les affaires,

Adieu. Mes magasins demandent un coup-d'œil,

Je pars et je reviens, qu'on prévienne Verseuil.

S C E N E I I.

D U B O I S, J U L I E N N E.

D U B O I S.

S O Y E Z tranquille, allez.

J U L I E N N E.

L'impudent personnage !

D U B O I S.

Le joli prétendu... je ris.

J U L I E N N E.

Et moi j'enrage ;

Nous n'avons plus la paix.

D U B O I S.

Quoi ! c'est-là ton chagrin ?

J U L I E N N E.

Oui, sa lettre....

D U B O I S

Tu crois à sa lettre du Rhin ?

JULIENNE.

Sans doute.

DUBOIS.

Ah ! quel plaisir, Julienne, de t'apprendre,
Que c'est un piège adroit que l'on vient de lui tendre.

JULIENNE.

Cet écrit n'est pas vrai ?

DUBOIS.

Mon enfant, c'est un tour,
Qu'à ce riche usurier vient de jouer Valcour.
Tu sais qu'au premier bruit de cette paix si chère,
En homme opiniâtre il soutint le contraire ;
Comme avec nos malheurs sa fortune s'accroît,
Ce qu'ardemment il veut aisément il le croit.
Il appelloit mensonge une heureuse nouvelle,
Pour punir l'avarice il faut nous servir d'elle.
L'ennemi de la paix l'est du bonheur de tous :
Dit Valcour enflammé du plus juste courroux ;
Tromper un égoïste est le bonheur suprême.
Il dit à Vandermon son joyeux stratagème,
Il fabrique à Paris cette lettre du Rhin,
Et Duroc enchanté remplit son magasin.

JULIENNE.

Si tous ses biens pouvaient retourner à leur source ;
Si la cupidité pouvait tarir sa bourse ;
Le tour est excellent.

DUBOIS.

Du silence, morbleu.

JULIENNE.

Je ne suis pas discrète et je t'en fais l'aveu.

DUBOIS.

Comment ! aurais-je mal placé ma confiance ?

JULIENNE.

Tu le savais ; je suis femme par excellence ;
J'aime à parler de tout : j'aime à causer long-tems ;
Mais pour punir un sot je me tairais cent ans.

DUBOIS.

Pour avertir Valcour je suis en sentinelle.

L A P A I X,

J U L I E N N E.

Ma maîtresse l'attend. Je retourne auprès d'elle.
 Ce que c'est que l'amour ! Henriette au jardin,
 Depuis l'aube du jour promène son chagrin.
 Son père est éveillé ?

D U B O I S.

Depuis une heure entière.

Vandermon est ici.

J U L I E N N E.

Pour calmer sa colère.

C'est celui-là qui veut la paix et l'union.

D U B O I S.

Valcour n'a point d'ami plus zélé que lui.

J U L I E N N E.

Non.

S'il s'en mêle, à coup sûr la querelle est finie.

A la fête aujourd'hui Valcour assistera.

D U B O I S.

Oh ! j'en suis sûr, monsieur Verseuil s'appaisera.

J U L I E N N E.

Nous aurons à-la-fois, bal, concert, comédie.

D U B O I S.

Monsieur Palmier l'a dit : il fait des opéras.

J U L I E N N E.

C'est encor un de ceux qui ne me plaisent pas,
 Quand il nous dit ses vers, tout le monde someille.

D U B O I S.

Mais dans un bon repas il figure à merveille,
 Il boit, mange de tout, parle ab hoc et ab hac ;
 Ces gens d'un grand esprit ont un fier estomac.

J U L I E N N E.

Pourquoi nous occuper des affaires des autres ?

Il est déjà bien tard, Dubois, pensons aux nôtres.

D U B O I S.

Vas, retourne au jardin.

J U L I E N N E.

Dispose la maison,

Que tout soit prêt.

D U B O I S.

Je vais arranger le sallou.

SCENE III.

DUBOIS, (*seul*.)

J'ATTENDS la fin de l'entrevue
De mon maître avec Vandermon ;
Si son éloquence est perdue ,
Valcour n'est plus de la maison.
Il faut que le malheur nous suive ,
Que de notre repos un démon soit jaloux ;
A l'instant que la paix arrive ,
Nous avons la guerre chez nous.
L'amour y sème la discordre.
Monsieur Valcour ! monsieur Valcour !

SCENE IV.

VALCOUR, DUBOIS.

VALCOUR.

TU prononces mon nom ; j'arrive, je t'aborde ,
C'est venir à propos.

DUBOIS.

Allons, riez fort bien ;
Osez-vous dans ce lieu, sans crainte, reparaitre ?
Vous m'exposez , monsieur ,

VALCOUR.

Qu'ai-je fait ? j'ai peut-être
Ménagé trop long-tems un crésus méprisé ,
Fier de son ascendant sur Verseuil abusé.
Le traître !

DUBOIS.

Allons.

VALCOUR

Comment veux-tu que je le nomme ?

En louant devant lui nos vaillans généraux ,
En parlant du guerrier qui des portes de Rome ,
Court à celle de Vienne absorber nos drapeaux ,

J'entendrai de sang froid les propos ironiques
 D'un agent enrichi des misères publiques ?
 Tout fier du déshonneur de son luxe effronté,
 La sottise et l'orgueil enflent sa nullité.
 Il juge, il blâme, il fronde, et jamais l'ignorance
 N'osa parler de tout avec tant d'assurance.
 Monsieur sait lire à peine ; il paraît, il jouit ;
 Et du monde oublié, l'homme éclairé languit.

D U B O I S.

Le talent d'être riche...

V A L C O U R.

Est l'art d'oser tout faire.

D U B O I S.

Mais il faut de l'esprit.

V A L C O U R.

Rien n'est moins nécessaire.

Vois ce Duroc.

D U B O I S.

Monsieur le combattait aussi,
 Mais vous l'avez forcé de prendre son parti ;
 Devant mille témoins, en présence du père,
 C'est traiter un rival d'une étrange manière.

V A L C O U R.

Un rival ! Je crains peu le pouvoir de son or ;
 Verseuil le connaîtra.

D U B O I S.

S'il vous revoit encor,

On croira que c'est moi...

V A L C O U R.

Puis-je voir Henriette !

D U B O I S.

Elle est encor tremblante, et de très-grand matin
 Elle est allée.....

V A L C O U R.

Ou donc, parle.

D U B O I S.

Dans le jardin.

V A L C O U R.

Qu'elle daigne d'un mot rassurer ma constance ;

J'y vole....

DUBOIS.

Allez, allez, et faite diligence.

Ecoutez-moi, le dernier pavillon.

VALCO

J'entends.

DUBOIS.

Monsieur.

VALCOUR.

Eh bien ?

DUBOIS.

Venez que je vous dise

Un moyen sûr de calmer sa frayeur.

VALCOUR.

Hâtes-toi.

DUBOIS.

Vous allez jouir de la surprise,

Vandermon cause avec monsieur.

VALCOUR.

Ah ! je suis sûr d'avoir son heureuse entremise.

DUBOIS.

Les voilà, les voilà, décampons à l'instant.

SCENE V.

VERSEUIL, VANDERMON.

VERSEUIL.

RIEN n'excuse mon cher, un discours insultant;
D'un débat éternel provoquer le scandale.

VANDERMON.

Il reconnaît ses torts, il en est pénétré.

VERSEUIL.

Qu'en d'autres lieux, du moins, sa colère s'exhale.

VANDERMON.

Ce chagrin sera réparé,

On lui niait la paix, comme vous il l'adore,

Et son jeune serveau s'est soudain allumé.

L A P A I X,
V E R S E U I L.

C'est d'un autre motif qu'il était animé,
Je ne dis pas que la Patrie
Qu'il a servi avec honneur,
Ne soit, dans tous les tems, son idole chérie;
Mais hier d'autres soins éveillaient son humeur.

V A N D E R M O N.

Que tout soit oublié, c'est un nouveau service
Que vous rendez à Vandermon.

V E R S E U I L.

Il faut réparer l'injustice
Avant d'obtenir le pardon.

V A N D E R M O N.

Je ne crains pas que la raison
Prolonge long-tems son supplée.
Voici l'heureuse époque où tout est désarmé.

V E R S E U I L.

De détails importants je dois être informé;
Duroc sur cette paix a jetté des nuages,

V A N D E R M O N.

Le plus beau jour souvent naît du sein des orages.
De l'objet de nos vœux Duroc est allarmé.

V E R S E U I L.

Que dites-vous? comment! Duroc?

V A N D E R M O N.

Est pour la guerre.

V E R S E U I L.

Mais quelle opinion?

V A N D E R M O N.

Tel est son caractère.

V E R S E U I L.

J'ai cru le voir toujours bon ami, bon français....
Il est vrai qu'il apprend froidement nos succès
Lorsque mon fils Armand m'écrivit de Mantoue.

V A N D E R M O N.

De ce fils adoré, que votre cœur se loue!

V E R S E U I L.

A seize ans, s'élancer de mon sein, de mes bras,

Pour aller partager la gloire des combats !
Si la paix est conclue, il revoit sa famille ;
Je fais à son retour le bonheur de ma fille.
L'ordre, le bien commun, la paix, mes deux enfans,
Tout pénètre mon cœur des plus doux sentimens.
A ma tendre amitié Vandermon il en coûte
De te laisser un moment seul ici ,
Mais je languis , je meurs dans les tourmens du doute ,
Et je veux en être éclairci.

SCENE VI.

VANDERMON, (*seul.*)

ME voilà prêt aussi de gagner la bataille ;
Au point où je voulais j'ai ramené son cœur.
De nos jeunes amans, pleins d'une fausse peur ,
La tête en ce moment travaille ;
Puisse-je hâter leur bonheur !

SCENE VII.

VANDERMONT, VALCOUR, HENRIETTE

HENRIETTE.

PLUS que la faute encor un tel discours m'afflige.

VALCOUR.

Je ne vous conçois pas.

HENRIETTE.

Vous aviez tort, vous dis-je.

VANDERMON.

Quoi ! déjà réunis ?

VALCOUR.

Duroc avait raison.

HENRIETTE.

Vous l'ai-je dit ? Valcour.

VALCOUR.

Ah ! voici Vandermon.

Mon ami, jugez-nous.

H E N R I E T T E.

Qu'entre nous il prononce.

V A L C O U R.

A l'inculpation je garde ma réponse.

Parlez.

V A N D E R M O N.

Nouveaux débats ? Voyons, expliquez-vous ?

H E N R I E T T E.

Mon père a t'il pu voir sans humeur, sans courroux

Ses vœux impatiens de former une chaîne,

Quand du bonheur public l'aurore luit à peine ?

Quand l'espoir de la paix enflamme tous les cœurs,

Qu'est-ce alors que l'amour, ses peines, ses douceurs ?

Quand tous les intérêts, tous les vœux sont les nôtres,

L'amant doit s'oublier pour s'occuper des autres ;

Voilà mon sentiment.

V A N D E R M O N.

Oh ! vous avez raison.

V A L C O U R.

Pour la première fois vous nous parlez d'un ton

Etranger, fort long-tems à ce principe austère.

Souvenez-vous qu'il fallait pour vous plaire

Ecarter avec soin de tous nos entretiens

Liberté, politique, opinion, moyens,

De ramener la paix, d'anéantir la guerre ?

V A N D E R M O N.

Elle avait tort.

V A L C O U R.

Le calme a consolé la terre.

Mes feux impatiens sont-ils coupables ?

V A N D E R M O N.

Non.

V A L C O U R.

Soyez impartial.

V A N D E R M O N.

Oh ! vous avez raison.

H E N R I E T T E.

Mais il ne vous dit pas que l'heureuse nouvelle

Ne

Ne lui fit éprouver qu'un amoureux transport ;
Et que dans son délire , ami , tendre et fidelle ,
Il ne vit que moi seule.

V A N D E R M O N .

Ami , vous avez tort.

V A L C O U R .

Aux combats entraîné par une ardeur civique :
Qui m'opposait des pleurs le dangereux poison ?
Celle qui parle ici de son zèle héroïque ,
Qui de nous deux à tort ?

V A N D E R M O N .

Oh ! vous avez raison.

V A L C O U R .

Le dernier qui vous parle est certain de sa cause.

H E N R I E T T E .

En juge complaisant vous approuvez toujours.

V A N D E R M O N .

Très-attentif à vos discours ,
J'improve où j'applaudis : Puis-je faire autre chose ?
Quand vous avez raison ?

V A L C O U R .

J'aime mieux avoir tort.

V A N D E R M O N .

Pour ne pas éclater je fais un vain effort.

Jeune étourdi , belle Henriette ,

Plus que vous ne pensez vos deux cœurs sont d'accord.

Quelle union digne et parfaite !

C'est l'amour , la vertu , le devoir et l'honneur

Qui se disputent leur conquête ;

Venez vite embrasser le conciliateur.

V A L C O U R .

Mon digne ami , de tout mon cœur.

H E N R I E T T E .

Vandermon , vous venez de parler à mon père ?

V A N D E R M O N .

Je crois que nous pourrons apaiser sa colère :
Mais la lettre du Rhin peut rallumer le feu.

LA PAIX,

VALCOUR.

Et qui saura jamais que la lettre est un jeu ?

Mons Duroc d'humeur guerroyante

De faux bruit, qu'il croit vrais, inondent tout Paris.

VANDERMON.

Ainsi des malveillans circulent lesécrits.

VALCOUR.

Mais du mien, quel danger, la ruse est innocente ;

C'est un piège ou lui seul est pris.

HENRIETTE.

Je blâme l'artifice, et malgré moi j'en ris.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIENNE.

JULIENNE.

Monsieur Verseuil revient et Duroc l'accompagne.

VANDERMON.

Allons mon cher Valcour, encor une campagne ;

Va camper au jardin ; tu ne réparaitras

Que lorsqu'il sera tems.

VALCOUR.

Que ne vous dois-je pas ?

SCENE IX.

VERSEUIL, VANDERMON, DUROC,
HENRIETTE.

DUROC.

PARBLEU je vous épargne une course inutile.

VERSEUIL.

J'avais promis.

DUROC.

Soyez tranquille.

VERSEUIL.

Quelle rage ! Pourquoi me ramener ici,

Sur des faits importants, j'allais être éclairci.

D U R O C.

Les nouvelles sont-là.

V E R S E U I L.

Mais voyons cette lettre.

D U R O C.

Un moment, un moment. Voulez-vous bien permettre.

(à *Henriette*) Recevez tous mes vœux.

V E R S E U I L.

Et bonjour mon enfant.

V A N D E R M O N.

C'est la lettre du Rhin. Duroc est triomphant.

D U R O C.

Ecoutez tous.

H E N R I E T T E.

La paix est elle confirmé?

V E R S E U I L.

Attendons.

D U R O C.

Cette lettre arrive de l'armée,

Mon cher, préparez-vous à soutenir le choc.

V E R S E U I L.

Comment.

D U R O C.

« De Léosplens, à Jean-Claude Duroc.

» Citoyen,

» Je vous fais parvenir la présente par un négociant, de

» mes amis, à qui je donne de plus amples détails sur la

» paix prétendu de la République française avec l'Empire.

» On assure que la Perse, la Chine, et Goa s'opposent for-

» mellement à ce traité.

V E R S E U I L.

Voyons répétez-nous cette phrase dernière :

D U R O C.

» On assure que la Perse, la Chine, et Goa s'opposent

» formellement à ce traité.

V E R S E U I L.

La Chine...

D U R O C.

Eh bien, mon cher,

L A P A I X,
V E R S E U I L.

A-t-il perdu l'esprit.

V A N D E R M O N.

Lisons jusqu'à la fin.

D U R O C.

J'en suis fâché pour vous, mais rien n'est plus certain.

V E R S E U I L.

Que fait à ce traité Goa, Pékin.

H E N R I E T T E.

La Perse.

V E R S E U I L.

C'est ce que vous écrit votre corespondant ?

D U R O C.

C'est un de ses commis qu'il a pour confident.

Parbleu, cela ce voit aux détails du commerce ;

Laissez donc achever.

V A N D E R M O N.

Monsieur, nous écoutons.

D U R O C.

« L'Autriche, soutenue par ces trois puissances, n'entamera jamais une négociation que l'empereur de Maroc ne verrait point d'un œil favorable. »

Ces détails sont précis, formels.

V E R S E U I L.

Lisons, lisons.

D U R O C.

» Continuez, suivez vos grandes opérations en fournitures
» pour la campagne prochaine. Ne renoncez pas pour des
» bruits au génie de vos savans apperçus. Vous aviez
» pour toute fortune deux mille écus il y a quatre ans, vous
» êtes aujourd'hui millionnaire, doublez, triplez, centuplez
» encore ; vous dites que tant d'autres le font, achetez, videz vos coffres et remplissez vos magasins à quelque prix
» que ce soit. Je ne vous en dis pas davantage. La personne
» à qui j'adresse la lettre où ce billet était inclus, vous donnera des détails définitifs ; tout à vous ». *Mathieu Gratte.*

V E R S E U I L.

Est-ce là tout ?

DUROC.

Non pas, voici le post-scriptum.

« La mer est couverte en ce moment d'un nombre formi-
 » dable de vaisseau sortis de Raguse, et de Civita-Vechia,
 » pour empêcher toute communication entre nous, et telle ou
 » telle puissance qui voudrait conclure ».

VERSEUIL.

Vous moquez-vous de nous ?

DUROC.

Non, mon cher ami, non.

VERSEUIL, (*en riant.*)

Eh! bien.

DUROC.

Riez, riez.

VERSEUIL.

Eh! bien, c'est qu'on vous joue.

VANDERMON.

Et très-ouvertement.

VERSEUIL.

Ah! mon pauvre Duroc!

DUROC.

Mademoiselle aussi.

HENRIETTE.

L'Empereur de Maroc!

DUROC.

Pour rire au nez des gens, messieurs, je vous l'avoue,
 Il faut manquer d'esprit, ce n'est pas mon défaut.

VERSEUIL.

Pour tomber dans ce piège il faut être bien sot.
 Conservez, conservez l'écrit de monsieur Graffe.

VANDERMON.

C'est un grand politique.

VERSEUIL.

Un fameux géographe.

DUROC.

Quoi! vous n'y croyez pas?

VERSEUIL.

J'en suis honteux: d'honneur.

Duroc être à ce point la dupe d'un railleur !

D U R O C .

La dupe , moi ! convaincu du contraire ,
J'ai préalablement , hardi spéculateur ;
Employé pour durable et solide valeur ,
Les trois quarts de mon numéraire .

V E R S E U I L .

Vous faut-il un trésor ? mais quelle avidité !

D - U R O C .

J'en veux un pour le mettre aux pieds de la beauté .
Digne objet .

H E N R I E T T E .

De ce soin , monsieur , je vous dispence .

D U R O C .

Je le dois .

H E N R I E T T E .

Le bonheur n'est pas dans l'opulence .

V E R S E U I L .

Je suis de son avis .

S C E N E X .

VERSEUIL, VANDERMON, DUROC,
HENRIETTE, PALMIER.

P A L M I E R .

T O U T le monde éveillé .

V E R S E U I L .

Ah ! Palmier ,

D U R O C .

Notre auteur .

P A L M I E R .

J'en suis émerveillé .

D U R O C .

La fête pour la paix , heim ! votre comédie
Est elle bien en train ?

P A L M I E R .

Elle est presque finie ;

J'en suis au dénouement , vous la verrez dans peu.

D U R O C.

De l'achever épargnez-vous la peine.

P A L M I E R.

Pourquoi ?

D U R O C.

Plus que jamais le globe est tout en feu.

V A N D E R M O N.

Il n'en démordra pas.

V E R S E U I L.

Il est incorrigible.

P A L M I E R.

Vous né mé causez pas un chagrin très-sensible.

H E N R I E T T E.

La paix n'a pas pour vous des charmes bien puissans.

P A L M I E R.

Pardonnez-moi , jé sens très-bien cé qué jé sens ,

Je suis content dé tout , c'est ma philosophie ;

Avec cé qué jé fais , moi jé m'édentifie ,

Si je chante la paix , écrivain indolent ,

Je promène mes vers d'un pas tranquille et lent.

Tout est dans mon tableau , doux , paisible , suave ;

Si jé chante la guerre , oh ! c'est un ouragan ,

Un fleuve qui n'a point d'entrave ;

C'est la foudre , c'est un volcan

Du quel on voit sortir et bouillonner la lave.

Jé né lé cèle point , j'aime assez les combats ,

Mars est inspirateur ; lé poète en délire

Aime mieux peindre son fracas ,

Qué cé triste repos pour léquel on soupire.

D U R O C.

De ton opinion , mon cher , je fais grand cas ;

Nos façons de penser , mon ami , sont pareilles.

V E R S E U I L.

Votre muse , monsieur , produira des merveilles.

H E N R I E T T E.

Le règne de la paix est le règne des arts.

L A P A I X ,

P A L M I E R .

Jé né vois pas pourquoi la paix à vos regards ,
Offre un champ si fertile au talent du poëte.

D U R O C .

Je suis de son avis , on languit , on végète
Dans un repos fatal à l'homme industrieux.

P A L M I E R .

Jé dirai plus encor , le Français belliqueux ,
S'attriste dé la paix.

H E N R I E T T E .

Où , comme militaire ,

Qui ne peut plus cueillir les palmes de la guerre.
Mais comme citoyen , pleurant sur son laurier ,
Il préfère à la gloire un rameau d'olivier.

P A L M I E R .

Appollon aime mieux emboucher la trompette.

V A N D E R M O N .

Et vous êtes auteur et vous êtes poëte !

V E R S E U I L .

Il le dit.

H E N R I E T T E .

Il le croit.

P A L M I E R .

Jé m'en flatte.

V A N D E R M O N .

Et la paix ,

Source de tous les biens , est pour vous , sans attrait !
Un calme heureux , fondé sur notre indépendance ,
Les chemins de l'Europe ouverts à l'abondance ,
L'agiotage ensuite , expirant de langueur ,
Restituant ses vols au commerce en vigueur ,
Le terme désiré de la nuit meurtrière ,
Où sont plongés les arts à la voix de la guerre ;
Le pardon consolant des hommes égarés ,
Tous les français unis sous des rameaux sacrés ,
Sur les fronts éclaircis la douce confiance ,
Reprenant dans les cœurs son heureuse influence ,
Nos nouveaux Fabius regagnant leurs foyers ,

Pour cultiver les champs à l'ombre des lauriers ;
Les travaux ranimés, la terre plus féconde ,
Le bonheur, la richesse et le repos du monde ,
Après les longs tourmens dont il fut oppressé,
N'ont donc rien dit encor à votre cœur glacé.

HENRIETTE.

Dans ce tableau touchant l'humanité respire.

VERSEUIL.

Tu verras si je sens ce que tu viens de dire.

HENRIETTE.

Allons, allons, monsieur, c'est à vous à parler.

VERSEUIL.

Vous ne dites plus rien.

PALMIER.

Jé laisse babiller.

VANDERMON.

M'avez-vous bien compris.

PALMIER.

J'aime assez vos images ,

Vous avez dé la paix saisi les avantages.

DUROC.

Les avantages ! eh ! quel diable de jargon ?

VERSEUIL.

Qui ne les saisit pas ?

VANDERMON.

Le sot, et le fripon.

DUROC.

Sans le projet que j'ai d'une double alliance ,
J'aurois de quoi répondre à son impertinace.

HENRIETTE.

Vous avez, je le vois, persuadé Palmier.

VANDERMON.

Vous portez un beau nom.

PALMIER.

Il est assez guerrier ;

Les armes, les dangers plaisaient à mon enfance.
Vers les arts d'agrémens dans mon adolescence ,
Par les plus doux penchans, jé mé vis entraîné

A chanter les vainqueurs je me crus destiné.

V A N D E R M O N .

J'entends pour les combats , vos vœux ardens éclatent ;

Vous chantez à Paris quand les autres combattent.

P A L M I E R .

Votre ironique ton mé fait rire aux éclats.

J'ai fait, monsieur, j'ai fait cé qué l'on né fait pas.

Oui la France , à Palmier , doit plus d'une conquête.

Au milieu des dangers , au milieu d'une fête ,

Tidèle à mon pays , à l'honneur , au devoir ;

J'ai d'un organe heureux fait sentir lé pouvoir.

Par un bel à-propos , comme l'ame est frappée ,

A peine des combats la France est occupée ,

Qué jé mé dis *partons* , ou bien *faisons partir*.

Il faut sauver l'Etat , il faut parler , agir.

Chaleureux défenseur dé la cause commune ,

Démostène nouveaux , tonnant à la tribune ,

Dé tous mes mouvemens jé remplissois les cœurs ,

J'enfantais des héros , jé créais des vainqueurs.

Lé démon dé la guerre et m'agite et m'enflamme ;

Un discours impromptu s'élance dé mon ame.

J'étonne , j'élétrise un auditoire entier.

A son ambition jé montre lé laurier ;

Jé lui cite les traits dé la Grèce et dé Rome ;

Jé parle comme on doit lui parler en grand homme ;

Tout sé lève , tout part , enfin un bataillon

Sé forme et sort armé dé ma péroration.

V E R S E U I L .

D'un cerveau redoutable ainsi sortit Minerve.

P A L M I E R .

On peut après cela vivre au corps dé réserve.

V A N D E R M O N .

Vous avez , je le vois , des talens opposés.

P A L M I E R .

Oui , jé les réunis , quoi qu'ils soient divisés ;

On peut être à-la-fois et Virgile et Pompée ;

Joindre la lyre au sabre , et la plume à l'épée

D U R O C .

Il en dit trop.

COMEDIE.

27

VANDERMON.

En vain je veux me retenir.

VERSEUIL.

C'est parler franchement de soi, de son génie.

HENRIETTE.

Il faut s'apprécier.

PALMIER.

Un homme doit sentir

Cé qu'il est, cé qu'il vaut; la sotte modestie

N'est qu'un orgueil caché, n'est qu'une hypocrisie.

On devoit aujourd'hui, chez vous, se réjouir.

Adieu la fête.

VERSEUIL.

Et pourquoi, je vous prie?

PALMIER.

Si la paix...

VERSEUIL.

Nous l'aurons en dépit des jaloux.

Le peuple entier la veut, c'est le besoin de tous.

DUROC.

Beau père.

VERSEUIL.

Doucement, quand on me qualifie,

Je veux avoir un titre, il n'en est rien encor.

HENRIETTE.

Je respire.

PALMIER.

Valcour est dans un beau transport,

Il parcourt les bureaux pour savoir des nouvelles.

VERSEUIL.

Je les saurai sans lui.

VANDERMON.

Regardez son chagrin.

VERSEUIL.

Ma fille, ta douleur me sollicite en vain;

Je n'ai jamais aimé les débats, les querelles.

DUROC.

Valcour pense autrement.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, JULIENNE, ensuite DUBOIS.

JULIENNE.

VENEZ, venez, monsieur.

VERSEUIL.

Que me veut-on ? quel bruit ?

DUBOIS.

Venez-vîte ; il arrive.

VERSEUIL.

Qui ?

DUBOIS.

Votre fils.

VERSEUIL.

Armand !

HENRIETTE.

Mon frère

VERSEUIL.

Qu'on me suive.

De la paix que j'attends, heureux avant-coureur,
Armand revient ! Je vais le presser sur mon cœur.

SCENE XII.

DUROC, PALMIER.

DUROC.

Qu'est-ce à dire ? Son fils abandonne l'armée,
De ce retour subit mon ame est allarmée.
Si la paix... Juste ciel après tous mes achats !

PALMIER.

Pour savoir ce que c'est, venez, suivons ces pas.

DUROC.

Quoiqu'il en soit, mon cher, brûle ta comédie.

PALMIER.

Quoi ! d'un autodafé menacer mon génie !

D U R O C.

Je l'achète.

P A L M I E R.

Combien ?

D U R O C.

Nous verrons.

P A L M I E R.

Mais encor ?

Un pareil manuscrit se paye au poids de l'or.

D U R O C.

Mon ami, j'en fais la folie ;

L'or ne me coûte rien , je prétends l'acheter.

P A L M I E R.

Pourquoi ?

D U R O C.

Pour ne la voir jamais représenter.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, VANDERMON, THOMAS,
HENRIETTE, Picard, plusieurs domesiques.

VERSEUIL, (*riant à Vandermon et à Henriette.*)

PARTÉZ de ce salon, je vous défends l'entrée.

HENRIETTE.

Encor une surprise à nos cœurs préparée.

VANDERMON.

Est-ce ici que la fête...

VERSEUIL.

Oh! c'est-là mon secret.

Un moment, laissez-nous.

THOMAS.

Comme il est satisfait!

La nouvelle de paix est donc bien positive?

VERSEUIL.

Je veux la célébrer même avant qu'elle arrive:

Nos vœux l'appelleront:

HENRIETTE.

L'ami d'Armand, Valcour....

VANDERMON.

Tout doit participer au bonheur de ce jour.

VERSEUIL.

Nous verrons, mon ami. Sachons s'il le mérite.

Ma fille, laisse-moi le soin de ton bonheur;

Allez, je vous rejoins.

DUBOIS.

Encor un peu d'humeur.

VERSEUIL.

Reste avec moi Thomas

SCENE II.

VERSEUIL, THOMAS, DUBOIS, Picard.

VERSEUIL.

Mes enfans , du courage,
 Au jardin , au jardin , achevons notre ouvrage.

DUBOIS.

Vous verrez si j'entends les apprêts d'un festin,
 Et si pour le dessert j'ai paré le jardin.

THOMAS.

Tout ces lustres feront un bieu feu dans les salles.

VERSEUIL.

A-t-on fait apporter les clairons , les tymbales ?

DUBOIS.

Non , monsieur , nous n'avons encor que le tambour ,
 Mais le reste viendra. C'est à la fin du jour
 Que les musiciens ici doivent se rendre.

THOMAS.

Un concert , ah ! tant mieux , j'allons tretous l'entendre.

SCENE III.

VERSUEIL, THOMAS.

VERSEUIL.

EH ! bien père Thomas , mon digne et viel ami.

THOMAS.

Je crois que de vingt ans je somme rajeuni ;
 Avoir vu cet Armand revenu de la guerre ,
 Fier comme un gueurnadier , lui que j'ons vu chez nous ,
 Oh ! pas pu haut que ça morguène , c'est bien doux
 De le voir retourner aussi grand que son père.

VERSEUIL.

J'en pleure encor de joie.

THOMAS.

Et moi tout le premier ,

Vous le savez, je suis son père nourricier,
 Il n'eut pas sans me voir passé par la Vilette;
 J'étais à déjeuné; ma petite Murette
 L'aperçois tout d'abord. Mon père! mon enfant!
 Venez, voyez, voici le citoyen Armand.
 Mais c'est un officier, pas possible ma fille,
 Cet Armand qu'a sucé le lait de la famille?
 Déjà gradé, déjà sous-lieutenant, — c'est lui,
 En effet il approche. il vient, ce n'est qu'un cri;
 Ma femme laisse-là son ouvrage, elle vole,
 Et je nous serrions tous sans dire une parole.

V E R S E U I L.

C'est comme ici tantôt... Il accourt dans nos bras;
 Il était sur mon cœur, et je ne parlais pas.

T H O M A S.

Je l'ons bien vu morgué. J'ons voulu moi, ma femme,
 Julien, cadet Perdeaux, la nièce à Mathurin,
 L'accompagner tretous, et j'ons fait le chemin.

V E R S E U I L.

Les biens venus, mon cher.

T H O M A S.

Qu'eu plaisir pour un père!

Il m'annonce mon fils, Jacquot, notre cadet,
 Le caporal fourier, c'est son frère de lait.

V E R S E U I L.

Oui Thomas.

T H O M A S.

Il viendra, si cette paix est faite;
 A notre tour aussi je l'aurons à la fête,
 Je crois que sa grand'mère en mourra de plaisir.

V E R S E U I L.

De ton bonheur j'espère aussi jouir.

T H O M A S.

Il porte votre nom. Cadet s'appelle Jacques,
 Et jamais il n'écrit tant à moi qu'à Perrin,
 Qu'il ne parle, avant tout, du cœur de son parrain;

Il s'est trouvé morgué dans toutes les attaques , —
 Tenez, au fort de Kel : oh ! c'est la vérité ;
 J'ons sa lettre cheu nous , c'est joliment dicté :
 Il se dit à part, lui : Jacques : il faut que tu meures ,
 Ou bien que de l'honneur tu suive le signal ;
 Il enfra dans le fort avec le général ,
 Fort défendu deux mois , et repris en six heures.

V E R S E U I L.

Thomas tu me ravis.

T H O M A S.

Voilà votre filleul ;

A louer , mon enfant , je ne suis pas le seul.
 On sait comment il se gouverne ;
 C'est de vous qu'en partant il reçut la giberne ,
 Le sabre , le fusil , le fourniment complet ;
 Il nous écrit souvent qu'il se battait
 Comme un diable , un lion , en honneur de vos armes.

V E R S E U I L.

Que ce récit pour mon cœur à de charmes !

T H O M A S.

Oh ! nous l'embrasserons dans peu ,
 Si cette paix...

V E R S E U I L.

Elle est ma plus douce espérance.

T H O M A S.

Ah ! ça dites-moi donc , jasons en conséquence :
 Ma commune me rend l'organe de son vœu ,
 Je suis municipal.

V E R S E U I L.

Je le sais.

T H O M A S.

La Villette

Voudrait se distinguer en donnant une fête ,
 Au cas que cette paix arrivât ; me voici ,
 Par vos renseignemens je serons éclairci.

V E R S E U I L.

La nouvelle est venue, oui mais il faut attendre.

T H O M A S.

Les malveillans vous font entendre ,

C

Que ce ne sera pas.

VERSEUIL.

Thomas, ne les croit point.

THOMAS.

Oh ! je sais bien qu'il sont obstinés sur ce point,
Ils n'aimont pas la paix : leur tristesse redouble ;
Ils ne pourront plus prendre et pêcher en eau trouble.

VERSEUIL.

C'est cela mon ami.

THOMAS.

N'est-ce pas que j'ons raison ?

Pour donner à not'fête aussi quelque renon,
Comment faudra-t-il faire, hein ?

VERSEUIL.

Tu verras la mienne.

THOMAS.

Deux, trois jours s'il le faut, oh ! qu'à cela ne tienne,
Ma femme, mes enfans, nous sommes tous ici.

VERSEUIL.

A vos cœurs attiédis le vrai bonheur échappe !
Pères insoucians, que ce tableau vous frappe.
Quels sont vos préjugés ! quelles sont vos erreurs !
Quand vous serez, après nos longs malheurs,
Fêtés, chéris au déclin de la vie ;
Par ces mêmes enfans, sauveurs de la patrie,
Entouré de héros, d'amis, de citoyens,
Malgré vous éclairez sur la source des biens.
Glorieux malgré vous de l'éclat de nos armes,
Dans vos yeux desséchés vous trouverez des larmes ;
Et grands de leurs travaux, et fiers de leurs succès,
Vous sentirez trop tard l'orgueil du nom Français.

THOMAS.

C'est cela : du depuis qu'alle m'est confirmée,

Cette bravoure de mon fils,

Tout le monde m'accueille, on m'aime ; je jouis.

La Villette me croit un général d'armée ;

Je ne voyons par tout que des amis.

SCENE IV.

VERSEUIL, THOMAS, JULIENNE.

JULIENNE.

L'ARC de triomphe est-là , les musiciens arrivent.

VERSEUIL.

Où sont-ils , où sont-ils ?

JULIENNE.

Ils viennent, ils me suivent;

VERSEUIL.

N'ont-ils pas été vu ?

JULIENNE.

Non , monsieur.

VERSEUIL.

Et mon fils ?

Armand est-il rentré ?

JULIENNE.

Armand court tout Paris.

THOMAS.

C'est jeune ; après cinq ans que l'on s'est fait attendre ,

On a des visites à rendre.

VERSEUIL.

Il est chez le ministre ?

JULIENNE.

Il ne manquera pas

De rentrer pour la fête.

VERSEUIL.

Allons , père Thomas ,

Je vais placer l'orchestre et lever ma consigne.

THOMAS.

Allons , gai , jouissons ; je n'ons plus que vingt ans ;

Marchons.

SCENE V.

JULIENNE, DUBOIS, Domestiques.

JULIENNE.

DE son bonheur ce brave homme est bien digne.

DUBOIS.

Picard, porte les fleurs, et toi les instrumens.

JULIENNE.

La musique est ici.

DUBOIS.

Je le sais; l'heure avance;

On n'attend plus qu'Armand et la fête commence.

L'auteur fait des chansons.

JULIENNE.

Le quel?

DUBOIS.

Tiens, celui-là.

SCENE VI.

PALMIER, JULIENNE, DUBOIS.

PALMIER.

COMMENT, diable, comment vous êtes encore là?

On n'a pas seulement placé les Girandoles,

Vous perdez votre temps, en contes, en paroles;

Verseuil comptoit sur vous pour les préparatifs.

JULIENNE.

Comment?

PALMIER.

Vous n'êtes pas des gens expéditifs.

DUBOIS.

Il croit que c'est ici.

PALMIER.

Pour mon tableau magique,

Il falloit un salon spacieux, magnifique,

COMEDIE.

37

Un local digne enfin de ma conception;
Jé mé vois rétréci dans l'exécution,
Mais cé sont mes couplets qu'il faut d'abord rélire.

JULIENNE.

Le sot original!

DUBOIS.

Peut-on le voir sans rire.

Tiens, regarde; il déclame, on diroit qu'il est fou:
Tout ces marchands d'esprit n'en n'ont pas pour un sou.

(Ils rient aux éclats en sortant.)

SCENE VII.

PALMIER.

JÉ té férai chasser, drôle; — il croit qu'il m'offense,
Point du tout, lé talent pardonne à l'ignorance.

SCENE VIII.

PALMIER, DUROC.

DUROC.

PALMIER! Palmier! quel est le lutin, le démon,
Qui trouble, bouleverse et remplit la maison?
Pourquoi tout ce fracas? une foule importune,
Demande, attend Verseuil qui se cache, nous fuit!
De la Villette ici nous avons la commune!
Est-ce encor pour la paix que l'on fait tant de bruit?

PALMIER.

C'est bien là lé motif.

DUROC.

A-t-on d'autres nouvelles?

PALMIER.

Oui, mais qui né sont pas encore officielles.

DUROC.

Et qui ne le seront jamais.

Ne vous ai-je pas lu tout les détails secrets

De ma lettre du Rhin?

LA PAIX,
PALMIER.

Sans doute,
Mais chacun aujourd'hui dit la sienne, et j'écoute.

DUROC.

Quoiqu'il en soit, l'amour me dédommagera,
J'aurai mon Henriette; et Valcour...

PALMIER.

Lé voilà.

SCENE I-X.

VALCOUR, DUROC, PALMIER.

DUROC.

QUOI! c'est lui-même, après la défense formelle,
Du beau-père de mon ami,
Il ose reparaître ici!

PALMIER.

Tant mieux pour vous; imprudence nouvelle;
Il n'en fait qu'à sa tête: il a l'œil en courroux!
Il vous regarde!

DUROC.

Eh bien, me reconnaissez-vous?

C'est bien moi.

VALCOUR.

Quel rival! quelle heureuse tournure!
Comme il est redoutable!

PALMIER.

Il se moque de vous.

DUROC.

Je le fais chasser, je le jure.

PALMIER.

Il tient des nouvelles en main;

Il a rodé tout le matin.

Eh bien! cette paix se fait-elle?

Vous avez couru les bureaux?

VALCOUR.

C'était le terme de nos maux.

Mais l'époque en est loin.

D U R O C.

Voyez-vous la nouvelle ?

V A L C O U R.

Il faut l'attendre encor.

D U R O C.

Oui ; le printems prochain.

Tout est anéanti par ma lettre du Rhin.

V A L C O U R.

Elle arrivera, je l'espère,

Et nous verrons cesser beaucoup d'abus ;

Le dilapidateur, le sorban, le corsaire,

Les intriguans, les parvenus,

N'auront alors plus rien à faire.

P A L M I E R.

Les intriguans !

D U R O C.

De qui prétendez-vous parler ?

V A L C O U R.

Je crois que ce moment doit les faire trembler ;

La paix à ces messieurs déclarera la guerre.

D U R O C.

Que dites-vous ?

V A L C O U R.

Je dis que l'infidélité,

L'usure et ses calculs, la fraude et la rapine,

Liberticides fruits de l'immoralité,

Recevront, mais trop tard, le prix que leur destine

Un peuple qui par-tout venge l'humanité.

D U R O C.

On est un intrigant sitôt que l'on prospère ;

Ces êtres sans talens sont fiers de leur misère ;

Notre or leur paraît vil ; nous sommes des pervers.

P A L M I E R.

Parbleu, c'est le renard qui dit qu'ils sont trop verts.

D U R O C.

Jouissons ; jouissons ; que leur courroux s'exhale.

V A L C O U R.

Non, non, l'ordre a paru. Vous verrez ce scandale,

Ces fortunes d'opprobre , anéantis par lui.
 Tel m'implorait hier , qui me brave aujourd'hui !
 Du luxe révoltant qu'il étale sans honte ,
 Les opprimés en foule iront demander compte.
 Il voudra de son or ensevelir l'amas ;
 Mais on veille , on l'observe , et l'on marque ses pas.

P A L M I E R .

Quel langage , monsieur ? est-ce à nous qu'il s'adresse ?

D U R O C .

Laissez donc...

P A L M I E R .

Jé prends dé l'humeur.

V A L C O U R .

Doucement ; calmez-vous , impétueux rimeur.
 Ecrivez ; tracez bien ces nuances légères ,
 Ces mobiles effets des causes passagères ;
 Soyez bien attentif à nos divisions
 Pour y puiser l'esprit de vos conceptions ;
 A chaque trait nouveau , vite , une œuvre nouvelle ;
 Chantez la circonstance et mourez avec elle.

P A L M I E R .

Mais c'est un insolent !

V A L C O U R .

Célébrez vos Midas.

D U R O C .

Prétend-il m'insulter ?

V A L C O U R .

Cela ne se peut pas.

P A L M I E R .

J'en endure très-peu.

D U R O C .

Tant d'audace m'étonne.

V A L C O U R .

Qui parle en général ne désigne personne.

D U R O C .

Eh , si je prends pour moi ce que vous dites là ?

V A L C O U R .

C'est vous juger alors.

COMEDIE.

41

D U R O C.

Et qui me jugera ?

Si ce n'est moi , monsieur ? de quel droit ? à quel titre
Voulez-vous mē juger ?

P A L M I E R.

Etes-vous son arbitre ?

V A L C O U R.

C'est se rendre justice.

D U R O C.

On sait ce que l'on vaut.

V A L C O U R.

Encor mieux ce qu'on tient.

D U R O C.

O l'impudent !

V A L C O U R.

Le sot !

P A L M I E R.

Dés injures ! dés mots ! sa valeur m'est suspecte.

V A L C O U R.

Que dis-tu ?

P A L M I E R.

Moi , cela né mē régarde pas.

V A L C O U R.

Apprends que c'est Valcour....

P A L M I E R.

Monsieur , jé vous respecte.

D U R O C.

Oh ! c'en est trop , on va le mettre à la raison.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, VANDERMON.

V A N D E R M O N.

DE quels cris faites-vous retentir la maison ?
Valcour !

V A L C O U R.

Lui-même.

P A L M I E R, (reprenant son ton arrogant.)

Oh ! la belle équipée !

Il me provoque !

V A N D E R M O N , (à Valcour qu'il estime.)

Ainsi mon attente est trompée ?

Sors ; le père me suit.

P A L M I E R .

Point de grace , à l'instant.

D U R O C .

Nous verrons...

V A L C O U R .

Laisse-moi punir cet impudent.

V A N D E R M O N .

Quelle scène !

V A L C O U R .

Tu fuis...

V A N D E R M O N .

Finissons , je vous prie.

P A L M I E R , (de loin.)

Jé né mé batterai point , jé lui laisse la vie.

Je sors ; car jé commence à m'échauffer , morbleu.

S C E N E X I .

V A N D E R M O N , V A L C O U R , D U R O C .

V A N D E R M O N .

I M P U D E N T !

V A L C O U R .

Mon ami !

D U R O C .

Verseuil saura dans peu...

V A N D E R M O N .

Je l'entends , laisse-nous.

V A L C O U R .

J'obéis. (à Duroc) Homme indigne !

SCENE XII.

VANDERMON, DUROC.

DUROC.

Il me fera raison de cet affront insign

VANDERMON.

Sa conduite est blamable.

DUROC.

Il faut la publier.

VANDERMON.

C'est une extravagance, il faut tout oublier.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VERSEUIL, DUBOIS.

VERSEUIL.

DUBOIS, ce retard m'inquiète.

DUBOIS.

Picard le cherche; Armand! lui manquer à la fête!

DUROC.

Ah! ah!

VANDERMON, (*à Duroc.*)

N'affligeons pas notre meilleur ami.

(*à Verseuil.*)

Quoi! toujours occupé!

VERSEUIL.

Mon cher, tout est fini;

On n'attend plus qu'Armand.

DUROC, (*à Verseuil.*)

Je vous dis avec peine

Que l'on n'est point en sûreté chez vous.

VANDERMON, (*à Duroc.*)

De grace....

VERSEUIL.

Quel propos!

LA PAIX,
VANDERMON, (*à Duroc.*)
Modérez ce couroux.

VERSEUIL.

Qu'est-il donc arrivé?

DUROC, (*à Verseuil.*)
Votre prière est vaine.
(*à Verseuil.*)

Je veux, je dois parler. Valcour en ce moment
Vient de me provoquer dans cet appartement ;
Il vient me disputer la main de votre fille.

VERSEUIL.

Lui ! que m'apprenez-vous ?

VANDERMON.

Cela n'est pas, monsieur.

DUROC, (*à Vandermon.*)

Voulez-vous me laisser en butte à sa fureur ?

VERSEUIL.

Il vient troubler encor la paix de ma famille :
Il ose reparaître ! il vous brave chez moi !

DUROC.

Arnaud lui-même, Armand, son jeune camarade,
Blâmait en l'apprenant sa première incartade.

VANDERMON.

Quand on perd ce qu'on aime est on maître de soi.

VERSEUIL.

Quoi ! Vandermon ! c'est vous.....

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE, (*d'un air inquiet et suppliant.*)

Mon père !...

VERSEUIL.

Venez-vous me parler de lui ? plus de pardon.

HENRIETTE.

Il fut imprudent, téméraire,
Un seul jour... sa douleur...

VERSEUIL.

Elle m'est étrangère ;

Qu'on ne prononce plus son nom.

DUROC.

Voilà le bon parti. (*à part.*) J'avance mon affaire.

SCENE X V.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

DUBOIS.

LE monde vient en foule ; arrivez ; c'est en vain
Que je veux l'empêcher d'entrer dans le jardin.

VERSEUIL.

Qu'on entre , mes amis : qu'un trouble , qu'un nuage
N'obscurcisse plus ce beau jour.

DUBOIS.

Monsieur , je vois Picard ; Armand est de retour.

SCENE X V I.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND, THOMAS.

THOMAS.

Nous voici.

DUROC, (*à part.*)

Ma future enrage ;

Je la consolerais.

VERSEUIL.

Viens mon fils , mon cher fils.

D'où viens-tu ?

ARMAND.

De revoir , d'embrasser mes amis.

Je gagerais qu'enfin les nouvelles sont sûres.

Les couriers empressés arrivent l'air joyeux :

L'espoir et le plaisir brillent dans tous les yeux.

On rencontre quelques figures

Dont les traits altérés annoncent d'autres vœux :

Mais ces messieurs sont sans audace ;
 Ils n'ont pas cet air impudent ,
 Presque toujours signe évident ,
 D'un désastre qui nous menace ;
 J'en conclus que la paix est faite en ce moment.

T H O M A S .

Jacquot va revenir :

A R M A N D .

Je reverrai mon frère !

V E R S E U I L .

Mon cher Armand !

A R M A N D .

On nous attends demain

Chez le ministre de la guerre ;

J'ai mon nouveau brevet.

T H O M A S .

Le brave militaire !

Plus je le regardons , plus je voulons le voir ;
 Et voilà ce que c'est d'avoir fait son devoir !

D U R O C .

Il faudra , mon ami , retourner aux frontières.

A R M A N D .

Duroc est toujours guerroyant.

V A N D E R M O N .

Le tumulte est son élément.

A R M A N D .

Et la lettre du Rhin ?

D U R O C .

Oh ! vous n'y croyez guères.

A R M A N D .

A son auteur infiniment.

Eh bien , ma sœur !

H E N R I E T T E .

Eh bien , mon frère !

A R M A N D .

Je te revois ; nous sommes réunis.

T H O M A S .

Les amis , le garçon , la fille.

Les deux pères présents.

VERSEUIL.

Oui, toute la famille.

DUROC, (*à part.*)

Je suis compté; fort bien.

ARMAND.

Ah! mon cœur oubliait

De vous peindre une scène aussi tendre que belle;

Les plaisirs, les transports, la joie universelle;

Je parlais de l'armée....

VERSEUIL.

Eh bien?

ARMAND.

On m'entourait.

De nos fiers défenseurs je contais les prodiges;

Le passage du Rhin, Arcol, le fort de Kel,

Est-ce illusion, des songes, des prestiges?

Moi, moi, qui n'ai rien fait, je me crois immortel.

On demandait mon nom.

DUROC.

Eh bon dieu quels vertiges!

THOMAS.

Vous pleurez, mon brave homme? et je pleurons itous.

VANDERMON.

Votre bonheur est pur.

VERSEUIL.

En est-il de plus doux.

THOMAS.

On ne croira pas ça, morgué, dans les histoires.

ARMAND.

Non, Thomas, non, mon bon ami,

On triomphait par tout, et du Nord au Midi,

C'était un écho de victoires.

VERSEUIL.

Je te dois mon bonheur, que puis-je pour le tien.

ARMAND.

Mon père, je ne suis qu'un soldat citoyen;

Si votre bonté veut encourager mon zèle,

Si de la faveur paternelle

L A P A I X ,

Vous daignez m'accorder le prix.

V E R S E U I L .

Et ma bouche et mon cœur, d'avance l'ont promis.

Mon fils, je te le jure encore

Ah ! parle, que veux-tu ?

A R M A N D .

Le pardon d'un ami ,

Le bonheur d'une sœur ;

T H O M A S .

Tout ici vous implore.

V E R S E U I L .

Mes enfans, venez dans mes bras.

D U R O C .

Et mon congé devient le prix de ces combats.

H E N R I E T T E .

Valcour.

T H O M A S .

Monsieur Valcour.

V A N D E R M O N .

Que ce jour à de charmes !

S C E N E X V I I .

LES MÊMES, VALCOUR.

H E N R I E T T E .

V I E N S , tout est oublié.

V A L C O U R , (*dans les bras d'Armand.*)

Dignes compagnons d'armes ;

(*Allant à Duroc.*)

Si j'ai pu l'offenser, j'emploierai tous mes soins...

Je prends tous mes amis, mon père pour témoins...

D U R O C .

Que me font vos amis, et vous, et votre père ;

(*Des voix, derrière le théâtre.*)

La paix ! la paix !

A R M A N D .

N'entends-tu pas des cris ?

T H O M A S .

T H O M A S.

On tire le canon.

V E R S E U I L.

La paix, mes chers amis.

V A L C O U R.

Écoutez, écoutez,

D U R O C.

C'est le canon d'alarme.

V A N D E R M O N.

C'est celui dont le son vous altère et nous charme.

A R M A N D.

Ce sont des cris de joie élançés vers les cieux,
C'est le bronze tonnant dans nos murs glorieux.

S C E N E X V I I I.

L E S M Ê M E S , C O N V I V E S.

C O N V I V E S.

L A paix ! vive la paix.

D U R O C.

Faudrait-il donc y croire ?

Ces bruits sont confirmés ?...

V A N D E R M O N.

La paix suit la victoire.

S C E N E X I X , et dernière.

L E S M Ê M E S , P A L M I E R.

P A L M I E R.

J É viens exprès pour vous ; jé suis tout étouffé.

Tout vient de m'être dévoilé.

Silence, mes enfans, jé viens pour vous apprendre,

Cé que j'ai pu savoir.

V A N D E R M O N.

Nous venons de l'entendre.

P A L M I E R.

Pourrai-jé vous parler ? dois-jé me taire ?

D U R O C.

Non.

P A L M I E R.

Jé vous apprends qu'on vient de tirer le canon.

D

Fort bien.

V E R S E U I L .

Il retentit encore à nos oreilles.

P A L M I E R .

Jé vais donc publier lé doux fruit dé mes veilles ,
Et conduire à sa fin l'ouvrage ou dé lauriers ,
Jé couronne lé front dé nos braves guerriers .

A R M A N D .

Quel auteur !

V A N D E R M O N .

Pardonnez ma franchise à mon zèle ,
Aujourd'hui peu d'auteurs atteindront leur modèle ;
De quel nom signaler , par quel art , de quels traits
Peindra-t-on les guerriers qui nous donnent la paix ?
Qui suivra ce torrent , cette invincible armée ,
Dont les exploits nombreux lassent la renommée .
Ce héros , qui du Tibre élançé vers le Rhin ,
Dit que le vatican de Vienne est le chemin ,
Et qui plus généreux que fier de la victoire ,
Présente l'olivier sur le char de la gloire .

D U R O C .

Admirez , admirez ,

T H O M A S .

Le mauvais citoyen !

V E R S E U I L .

Si vous aimez la guerre , au moins n'en dites rien .
Si vous fuyez , la voix publique
Vous accusera justement .

D U R O C .

Cette raison n'est pas sans fondement ,
Assistons , assistons à la fête civique .

A R M A N D .

Adieu le mariage .

T H O M A S .

Adieu les fournisseurs .

D U R O C .

Suis-je ici pour servir de matière aux railleurs ?

V A N D E R M O N .

Français nous devons un exemple ;
Pardonnons , et soyons unis ,
A la paix élevons un temple .
Oublions nos malheurs , les haines , les partis ;
Que l'Europe en nous ne contemple ,
Que des vainqueurs et des amis .

(*Le théâtre change et représente un jardin , au milieu du*

quel est élevé un autel à la paix. Les arbres sont garnis de drapeaux et de guirlandes. Une foule de peuple remplit le fond. Les acteurs ont en main une branche d'olivier. Les troupes défilent et font plusieurs évolutions militaires, après lesquels les acteurs descendent sur l'avant-scène, et chantent les couplets suivans.)

HENRIETTE.

Fille du ciel, qui des bienfaits
Est la source féconde,
Calme la France, heureuse paix,
Tu calmeras le monde.
Répands tes célestes rayons
Sur les deux hémisphères;
Et qu'à jamais les nations
Soient un peuple de frères.

PALMIER.

Gloire à nos soldats, généraux,
Préparons leurs couronnes.
La paix qui finit tous nos maux
Leur valeur nous la donne;
Que les monuments de la paix,
Élevés par la France,
Consacrent leurs noms, leurs bienfaits,
Et sa reconnaissance.

THOMAS.

Ton doux empire est affermi,
Divinité chérie,
La Prusse et l'Empire ont suivi
L'Espagne et l'Italie;
L'anglais seul mandie à grands frais
Des armes étrangères,
Il va savoir grâce aux français
Que les peuples sont frères.

DUROC.

Oh! que d'exploits! que de récits!
Sur ces grands militaires,
La presse va de tant d'écrits
Enrichir les Libraires.
Ah! si je puis accaparer
Ce recueil héroïque,
En le vendant je vais coffrer
L'or de la République.

THOMAS.

Grand chorus, citoyens, j'allons dire la nôtre.

LA PAIX, COMEDIE.
RONDE.

Air : Dans la paix de l'innocenc

En dansant chaque dimanche,
Sous l'ormeau du grand voisin,
Je faisons voir une branche
Que je tenons à la main,
Là, je disons au famille,
Sur-tout aux garçons, oui dà ;

Où da, vous reluquez Fanchon, Jeannette, Babet, elle
vous affriandons, elles sont de votre goût. D'accord, à
merveille, fort bien; mais bernic pour s'tila qui ne sait
pas les mériter.

Voulez-vous avoir nos filles,
Montrez-nous s'te branche-là. (bis)

Un guerrier de bonne mine,
A la danse voit Manon,
Et la friponne devine
L'tourment du brave garçon,
Il s'adresse à la famille,
Qui répond d'abord, oui dà.

Manon vous a donné dans l'œil, c'est tout simple, mais
je ne disposons pas de son cœur; son mariage la regarde,
elle arrive sur l'instant. Je ne voulais épouser personne,
mon père, je vous l'avais dit, mais....

Comment peut-on rester fille;
Quand on voit s'te branche-là. (bis.)

Oh! queu douce jouissance
Nous prépare ce beau jour,
S'te paix, dont toute la France
Desira tant le retour!
Chacun de nous dans sa famille,
Sur les routes s'en ira.

C'est lui, le voilà, c'est mon frère, mon fils, mon cou-
sin, viens, mon ami, viens, pleurons de joie, d'où viens
tu? que dis-tu? qu'à-tu vu? conte-moi ça. Le plaisir
m'empêche de vous répondre. Justine m'aime-t-elle tou-
jours, son père qui est si riche voudra-t-il la donner à un
soldat, à un soldat morgué, ne viens-tu pas de le défendre.
apprend qu'il est bon citoyen.

On est sûr d'avoir ma fille;
En montrant s'te branche-là. (bis.)

Des évolutions militaires terminent la pièce.



